

Fragment sur les moeurs de Saint-Domingue / [M.L.E. Moreau de Saint-Méry].

Contributors

Moreau de Saint-Méry, M. L. E. 1750-1819.

Publication/Creation

[?Port-au-Prince] : [publisher not identified], [1788?]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/nt687hcz>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

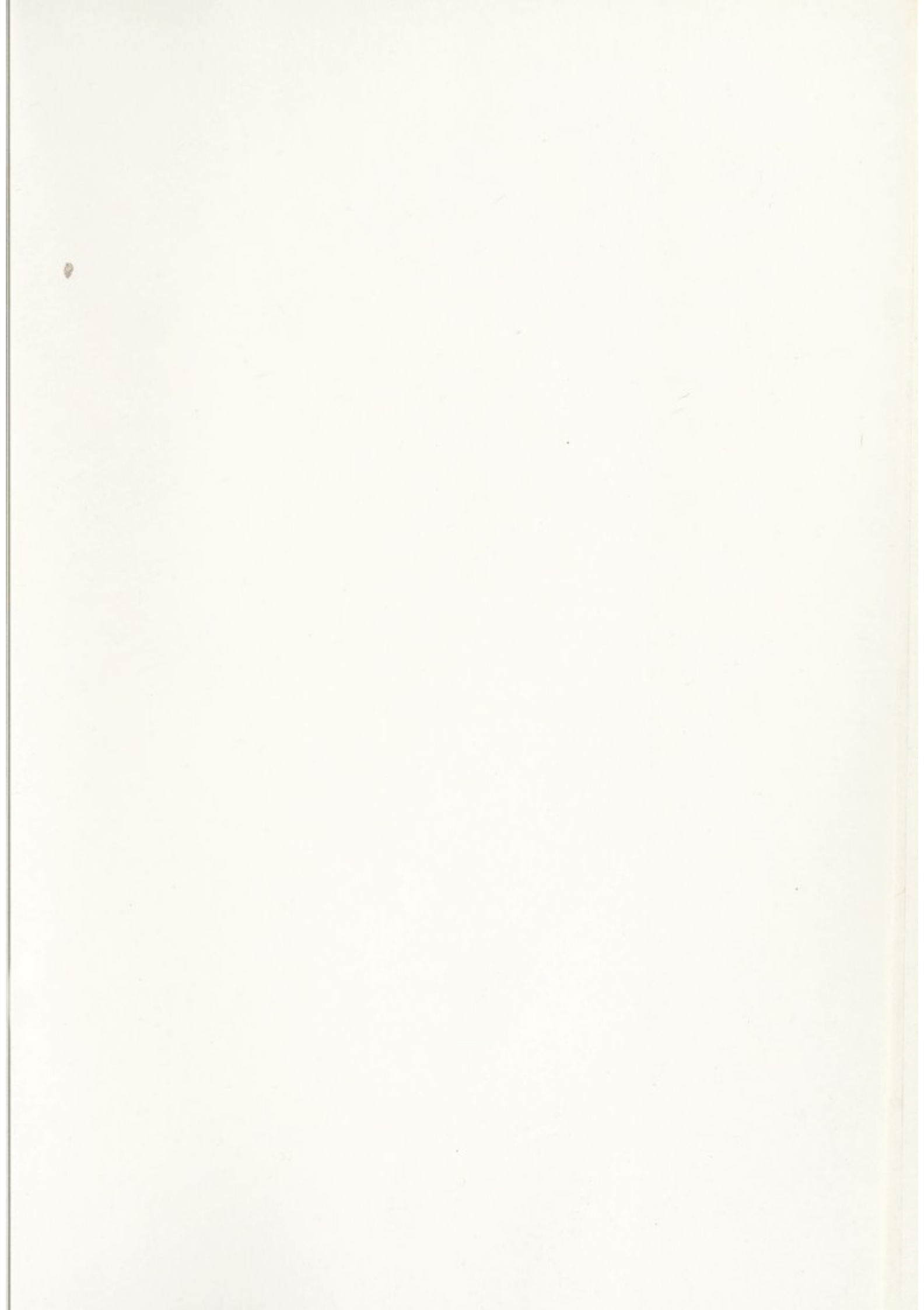


Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

317494 AMER

COLL



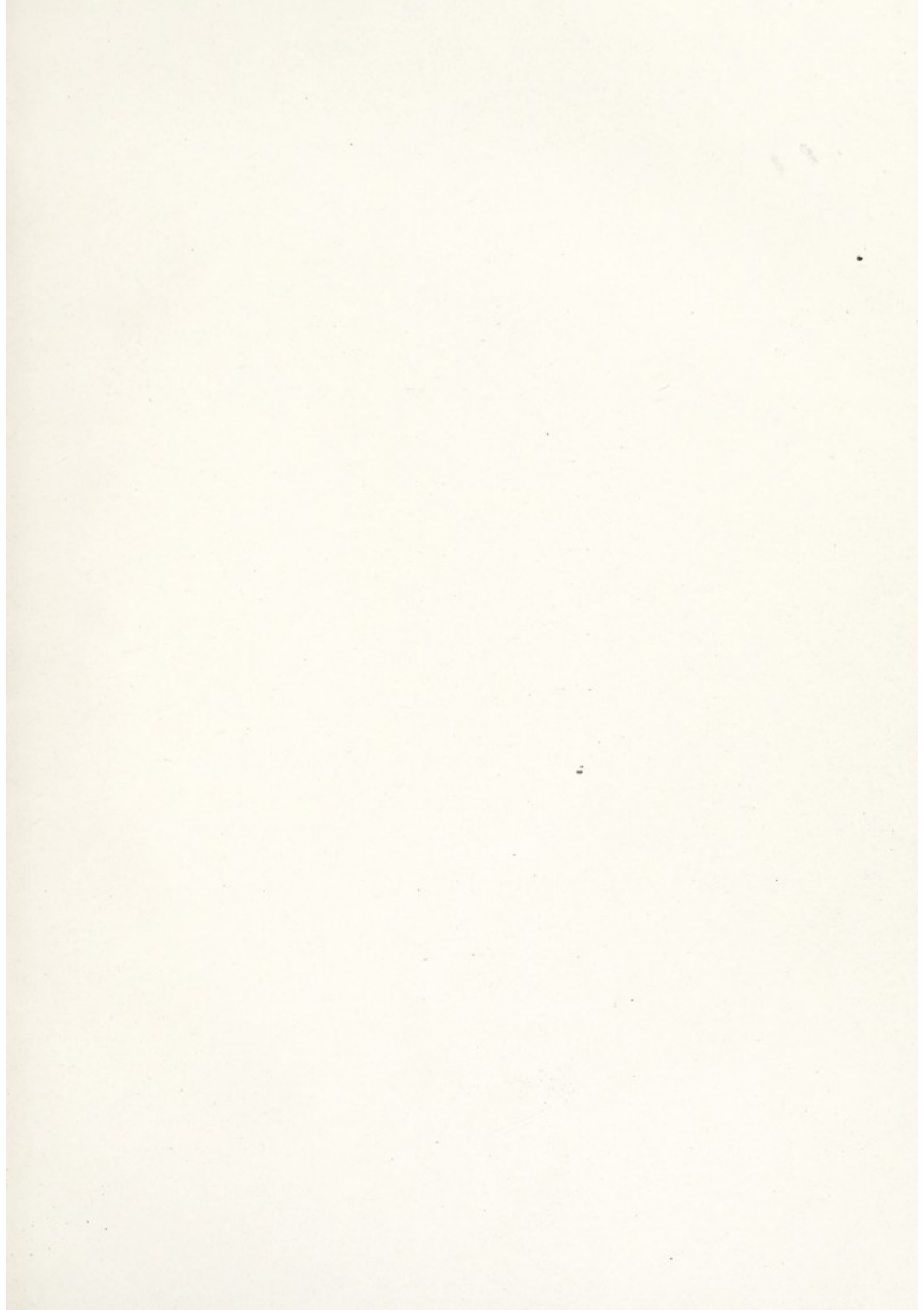




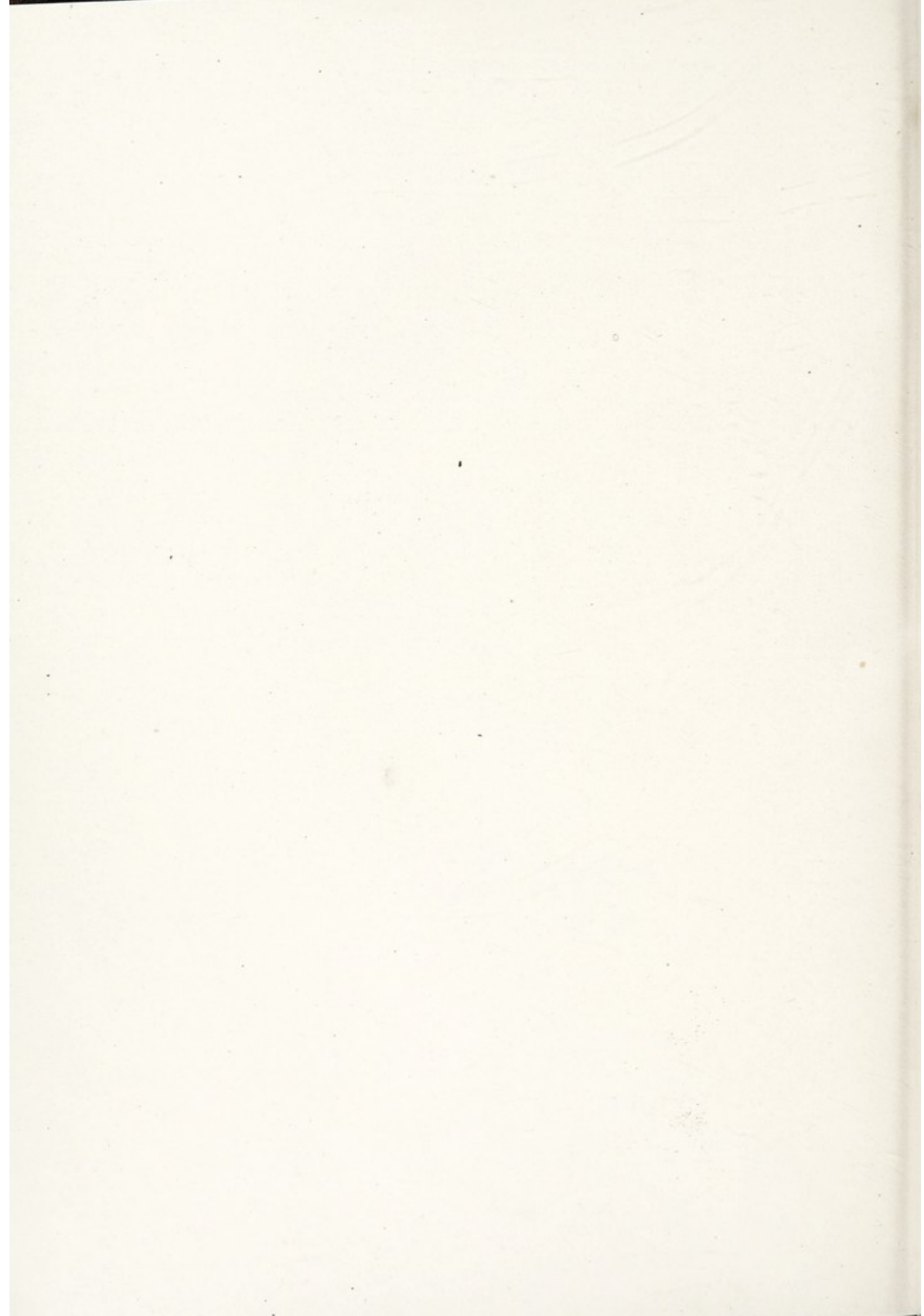
Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

20.

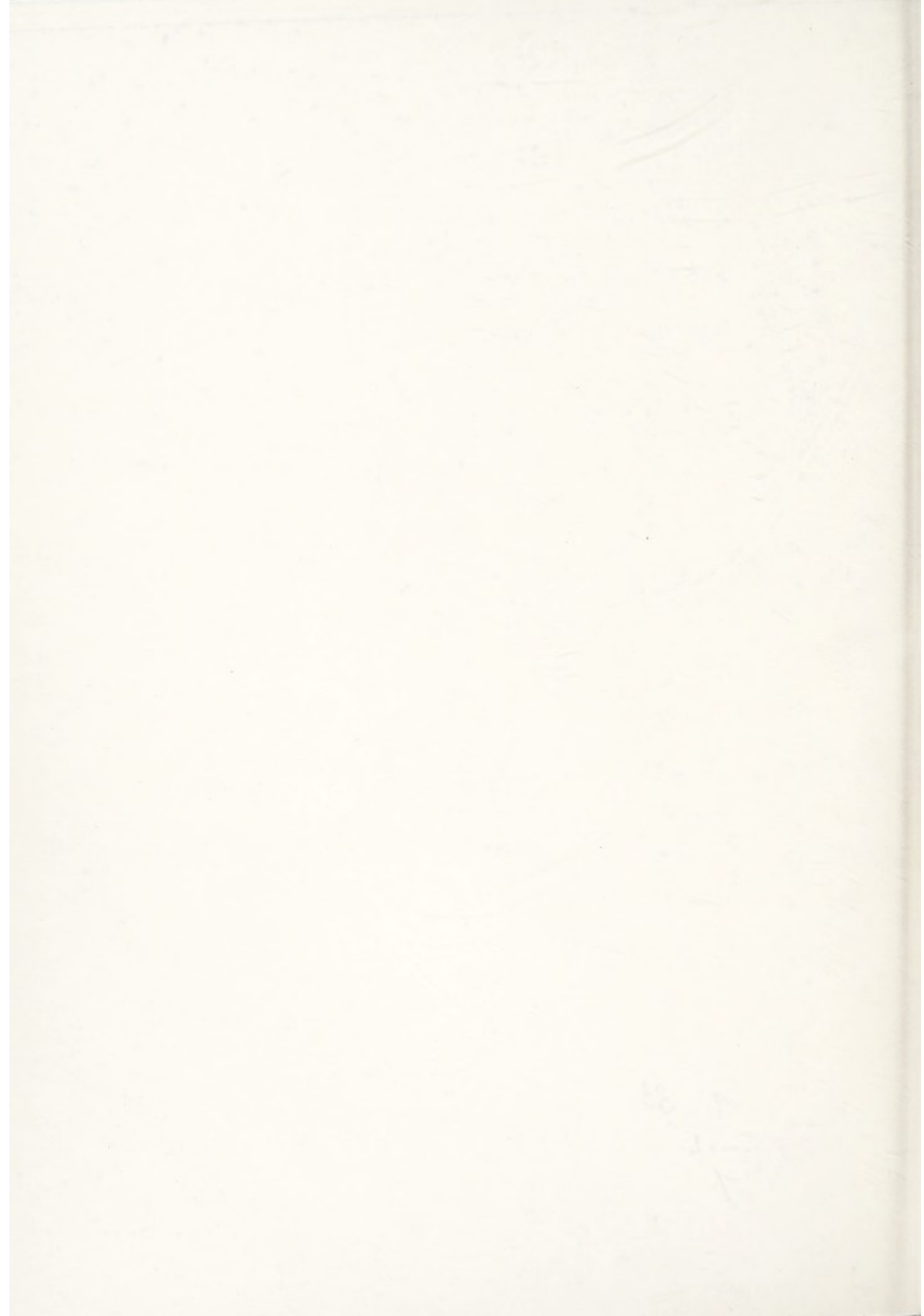
~~1383.~~
24.

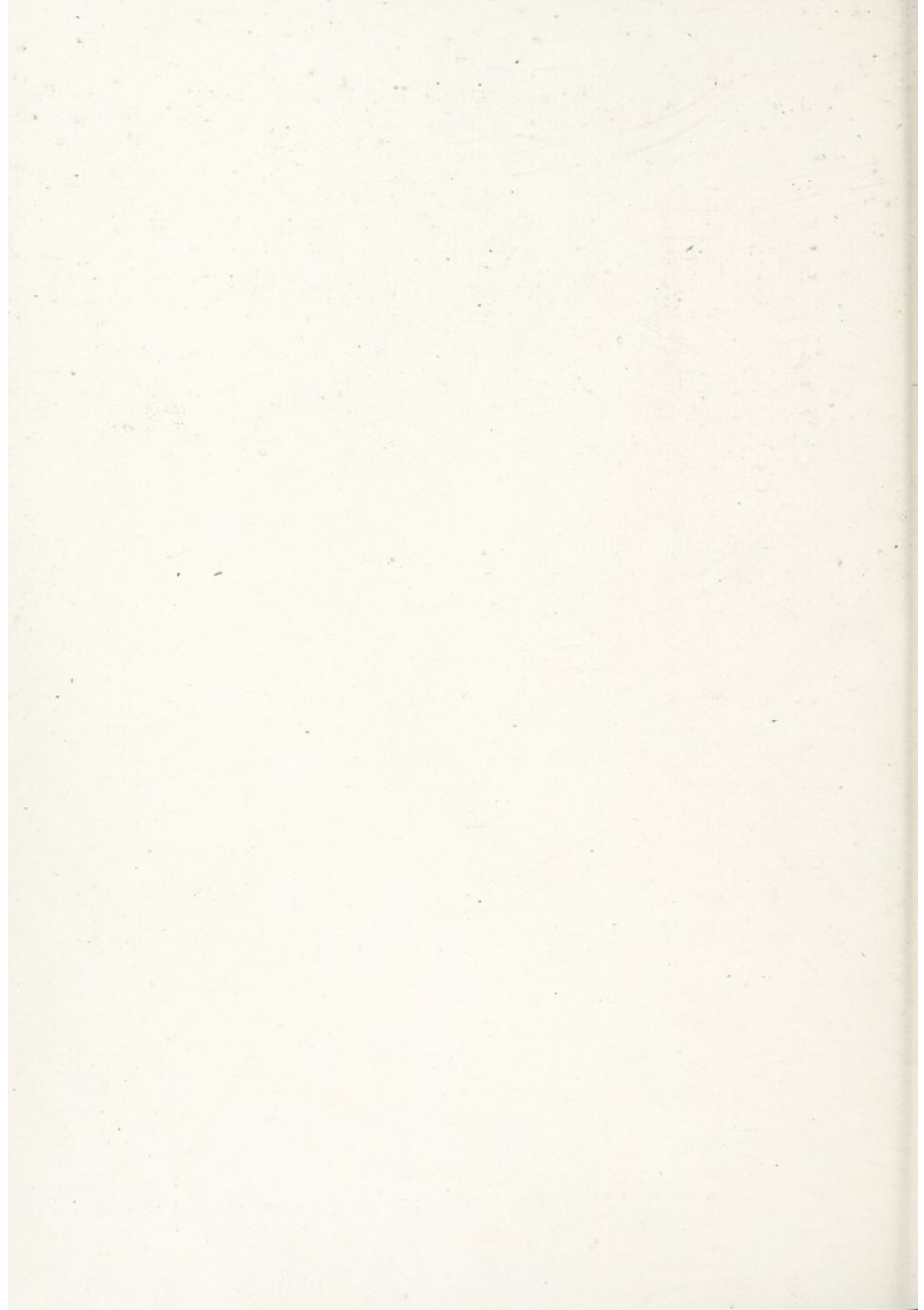


Q-1585
4-



T. 33
L.
7





à celle de Saint-Domingue. Ce fut là qu'ils résolurent d'enrichir leur ingrate patrie d'un domaine dont les immenses produits concourent aujourd'hui au maintien de sa splendeur.

La partie françoise compte cinq ou six Villes & plusieurs Bourgs, qui pourroient passer pour de petites Villes. C'est là qu'un seul & unique but rassemble des individus de divers points de la terre; c'est là que chacun apportant ses vices & ses vertus, se dirige vers le temple de la Fortune, suivant ses opinions, ses besoins, & les circonstances.

Nous avons tracé ailleurs (1) le caractère de ceux qui ont reçu le jour à Saint-Domingue; essayons d'esquisser maintenant les mœurs générales de la patrie adoptive de tant d'Européens.

Dans les lieux où les hommes se trouvent rassemblés par l'effet d'une longue succession de tems, il s'est formé une sorte de système d'association particulière, auquel des convenances locales ont donné des règles. Ce système se conserve sans changement sensible, à moins d'événemens aussi extraordinaires que rares, parce que les individus isolés qui viennent s'unir à la peuplade, en prennent les usages. Ce n'est, à proprement parler, qu'une famille plus ou moins nombreuse, mais dont tous les membres conservent entr'eux des traits de ressemblance faciles à appercevoir.

Dans les établissemens par Colonie, au contraire, il n'y a aucun trait, aucun esprit général; c'est un composé informe qui subit des impressions différentes, & qu'il n'est point aisé de façonner. Cela se fait remarquer, sur-tout lorsque ces Colons vont habiter un climat qui leur est absolument étranger. Chacun conservant alors l'habitude de quelques usages du lieu qu'il abandonne, mais modifiés & appropriés au pays où il est transplanté, la Colonie entière ne peut offrir qu'un ensemble bisarre. C'est donc au tems seul qu'il appartient d'influer sur des êtres qui se trouvent ainsi mêlés comme par hasard.

Que fera-ce donc si, sous le nouveau ciel où nos cosmo-

(1) Dans les Mémoires du Musée de Paris, seconde livraison, où l'on trouve plusieurs morceaux de divers Auteurs.

polites vont s'établir, leur intempérance & leur avidité, aidant les influences du climat, ne leur donne qu'une existence rapide, & si la population ne s'y entretient que par de nouveaux Colons, héritiers de leurs vices & des maux qu'ils enfantent? Que fera-ce si, dans la nouvelle patrie qu'ils se font faite, ils se trouvent environnés d'esclaves, qui leur annoncent à quel éloignement ils sont de leur terre natale, où la servitude prenant des dehors moins révoltans, attache le pauvre, par le besoin même, au joug impérieux du riche? Est-il possible qu'alors la Colonie ne présente pas un tableau dont on chercheroit vainement le modele ailleurs?

Telles sont les raisons qui donnent un caractère particulier aux mœurs des Colonies de l'Amérique : tâchons d'établir celui qui distingue les mœurs de Saint-Domingue.

Des Flibustiers, accoutumés à chercher leurs besoins à travers les périls d'un élément redoutable, & à les obtenir par la force des armes; des Boucaniers, la terreur des forêts, dont ils détruisoient les habitans, ne pouvoient avoir que des mœurs farouches & sanguinaires. Fideles aux chefs qu'ils se choisissoient pour la campagne, scrupuleux dans l'exécution des promesses qui les lioient alors entr'eux, ils ne connoissoient, après la croisiere & le partage du butin, d'autres principes que leurs passions, & des desirs effrénés. Ne recevant plus de loix que de leur féroce indépendance, le fer étoit l'arbitre de tous leurs différends. Il sembloit que le Nouveau-Monde ne dût connoître que les horreurs de l'ancien, & que les Nations appellées policées se fussent chargées de faire de la partie la plus considérable du globe, un vaste champ de carnage.

Cependant, lorsque Saint-Domingue n'étoit, en quelque sorte, qu'un vaste repaire de brigands, de timides spéculateurs calculoient, dans la Capitale, quel parti l'on pouvoit tirer du fruit de leur vaillance, & une Compagnie de commerce entreprenoit de leur donner des chaînes, & de les faire servir à ses vues. Le projet, insensé en apparence, ne pouvoit réussir que par un seul moyen, & la Compagnie le trouva.

Dogeron, Gentilhomme Angevin, qui avoit été Agent

subalterne de la Compagnie dans les Isles, fut chargé de ses intérêts dans l'établissement projeté à Saint-Domingue. Il arrive dans l'Isle, muni d'une vente d'un prétendu propriétaire de la Tortue. Il se met en possession de quelques murs appelés le Château, & qui formoient le domaine du Gouverneur; il entretient les habitans de leur Souverain, de l'intérêt qu'ils lui ont inspiré, & de ses vues paternelles sur Saint-Domingue. Ils étoient François : *Dogeron* leur parloit au nom du Roi; il fut écouté.

Ce Chef, plus élevé par son heureux génie au-dessus de ceux qu'il avoit à gouverner, que par le titre dont on l'avoit revêtu, sentoit que, sans agriculture, il n'est point de commerce. Il étoit difficile de faire goûter cette vérité à des hommes qui dédaignoient tout ce qui ne portoit pas une empreinte martiale; mais ce triomphe fera à jamais le plus bel éloge de *Dogeron*. Les plus grands obstacles qu'il rencontra furent l'ouvrage de la Compagnie qu'il représentoit. Elle parvint même à pousser à la révolte des hommes encore mal accoutumés à l'obéissance. Mais *Dogeron*, qui doit toujours étonner par son ascendant, fut conduire la Colonie à implorer elle-même du Souverain, l'oubli de ce soulèvement passager.

Déjà *Colbert* avoit senti en homme d'Etat que si l'enfance des Colonies peut être livrée à des Compagnies, il est dangereux de les abandonner à ces nourrices mercenaires, qui font toujours payer leurs soins trop cher, dès qu'ils sont devenus inutiles. *Dogeron* contribua à sauver Saint-Domingue de cette tutele ruineuse, & il emporta au tombeau la satisfaction d'avoir convaincu de l'importance de cette Isle, & préparé le premier germe de sa prospérité.

Jamais personne n'influa autant que cet Administrateur sur les mœurs de la Colonie qu'il rendit cultivatrice. Ses habitans ne commencèrent qu'alors à la contempler comme une patrie, & à s'y changer en citoyens. Pour leur en donner les qualités les plus essentielles, *Dogeron* invoqua le secours d'un sexe séduisant, qui fait par-tout adoucir l'homme, & augmenter son penchant pour la sociabilité: il fit venir de France des êtres jeunes & timides, pour soumettre ces Insulaires orgueil-

leux, & les changer en époux sensibles, en peres de famille vertueux.

Saint-Domingue eut, de cette manière, une population qui lui devint propre, & l'on s'accoutuma à y vivre tranquille & content. Riches sans luxe, ces anciens Colons n'avoient pas encore appris l'art de changer les superfluités en besoins. L'empire des mœurs coloniales s'étendit même, pendant long-tems, jusques sur les Guerriers, qui s'y font presque accoutumés à se distinguer par-tout des autres Citoyens. Chaque Soldat devenoit Colon; & si le changement fréquent des Chefs, & les événemens politiques n'avoient pas influé sur le sort des habitans de cette Isle, ils n'auroient rien envié à ceux de la Métropole.

Mais ce bonheur paisible devint lui-même la cause d'un changement considérable. Des Colons, qu'une culture dirigée avec intelligence avoit enrichis, destinerent leurs enfans à divers emplois. Il fallut les envoyer en France pour faire des études analogues à leur état futur. Ceux qui revinrent dans leur pays y porterent des goûts qu'ils ne purent pas y satisfaire. Ils s'étoient arrachés quelquefois à des penchans déjà trop fortifiés; enfin, ils rougirent peut-être des mœurs rustiques de leurs parens. De-là, ce dégoût de son lieu natal, cette espece d'ennui qui fait qu'on ne se regarde plus que comme passager dans le pays où l'on est quelquefois forcé de résider toute sa vie; de-là, cette insouciance pour l'avantage & la prospérité de la Patrie de laquelle on n'attend plus que les moyens de vivre éloigné d'elle, & de payer cher des jouissances qu'on ne multiplie que parce qu'elles ne satisfont point.

A ce malheur, qui a rendu la plupart des Créoles étrangers à la terre qui les a vu naître, s'en joignit un autre: leur goût pour la dissipation, leurs dépenses éclatantes les faisant remarquer, on se fit des Colonies une idée exagérée: les contrées, dont les produits pouvoient suffire à un luxe aussi effréné, devoient être des mines inépuisables, & l'amour des Européens pour l'or, les fit partir par légions pour aller prendre leur part de ces trésors immenses: en vain un climat destructeur en

moissonna la majeure partie, on ne vit que les dépouilles apportées par ceux qui revenoient.

La Colonie paroissoit cependant satisfaire à tant d'ambition, lorsque vers 1740, elle fut confiée à deux Administrateurs, dont le génie & l'union la rendirent encore plus importante. Leur idée la plus heureuse fut de déterminer les habitans à employer l'eau qui couloit sans utilité dans des plaines immenses, pour en augmenter la fertilité. Alors on vit s'ouvrir de toute part des canaux qui roulerent en quelque sorte des flots d'or, en fécondant des semences précieuses. Des routes plus commodes firent communiquer les diverses parties de la Colonie entr'elles. La population s'accrut doublement, parce que les Colons goûtant sous des Chefs justes & éclairés, les douceurs d'une administration paternelle, s'arrêterent un instant dans leurs foyers, où cet avantage attiroit encore les Européens.

Mais ce nouveau degré de civilisation changea aussi les mœurs du second âge de la Colonie, que d'autres événemens devoient faire varier encore.

La perte de quelques-unes de nos Colonies n'ayant que trop appris ce qu'on pouvoit craindre pour les autres, des Régimens y passerent en 1762, pour les conserver sous la domination françoise. Ces défenseurs de la Patrie, qui ne sont pas toujours les gardiens des mœurs, n'affermirent pas celles de Saint-Domingue. L'ennemi ne fit rien perdre à la Colonie, qui se défendit moins bien de l'exemple de ceux qui veilloient à sa sûreté; & parmi les maux d'une guerre récente, il ne seroit peut-être pas injuste de compter une seconde fois en ce moment celui d'avoir été le séjour d'une grande quantité de Troupes, de Navigateurs, & même d'Aventuriers, que ces tems de fermentation semblent faire éclore. Jettons un coup-d'œil sur la partie françoise de Saint-Domingue, telle qu'elle est restée après toutes ces révolutions.

On y compte environ 380,000 individus, dont 350,000 Affranchis & Esclaves, sont noirs ou issus de Negres; nous en parlerons ailleurs. Dans le nombre des Blancs, on ne peut

guerres compter plus d'un quart de Créoles ou nés dans le pays, encore les femmes en forment-elles la majeure partie; le reste est composé d'Européens des diverses Provinces de France, auxquels sont mêlés quelques Etrangers & des Créoles des autres Colonies.

Les Européens qui viennent à Saint-Domingue, ont communément une rude épreuve à supporter à l'époque du débarquement. Lorsqu'on a quitté son pays avec l'espoir d'une fortune qui semble placée sur le rivage Américain, & qu'on s'y trouve isolé & sans ressources, on voudroit porter le pied en arriere, mais il n'est plus tems; des besoins qu'on ne peut satisfaire qu'à grands frais, parce que tout est coûteux, se multiplient; l'avenir prend une forme hideuse, le sang s'aigrit, la fièvre ardente de ces climats brûlans arrive, & la mort est souvent le terme de projets aussi courts qu'insensés; mais la Métropole a ses inutiles, ses téméraires, ses enfans crédules, ses citoyens dangereux peut-être, & ils ne manqueront pas à la terre qui les moissonne.

Mais lorsqu'un arrivant a un asyle, d'où il peut considérer le lendemain sans inquiétude, il doit s'occuper de ce qu'exige de lui le luxe de la mode. Il ne lui demande pas des étoffes riches, mais légères, des toiles que la finesse de leur tissu aient rendu très-coûteuses, & dont il relevera la simplicité par des bijoux dont l'œil puisse être frappé. C'est le premier emploi qu'il doit faire de ses gains ou de son crédit, c'est la livrée coloniale. Ne la point porter, c'est se déprécier soi-même, ou prendre l'air d'un censeur dans un pays où l'on s'est promis de n'en pas écouter.

Il est un autre soin non moins important, c'est de parler de sa naissance, afin d'en imposer. On supplée même dans ce genre à la réalité, & cette partie de l'invention est assez fructueusement cultivée. Du moins faut-il taire son origine lorsqu'elle n'a rien de noble, & c'est déjà trop d'avoir à redouter que l'envie ne révele des vérités prises au-delà des mers. Telle est même la force de l'habitude qu'on contracte à Saint-Domingue, de se croire annobli par son seul



moissonna la majeure partie, on ne vit que les dépouilles apportées par ceux qui revenoient.

La Colonie paroissoit cependant satisfaire à tant d'ambition, lorsque vers 1740, elle fut confiée à deux Administrateurs, dont le génie & l'union la rendirent encore plus importante. Leur idée la plus heureuse fut de déterminer les habitans à employer l'eau qui couloit sans utilité dans des plaines immenses, pour en augmenter la fertilité. Alors on vit s'ouvrir de toute part des canaux qui roulerent en quelque sorte des flots d'or, en fécondant des semences précieuses. Des routes plus commodes firent communiquer les diverses parties de la Colonie entr'elles. La population s'accrut doublement, parce que les Colons goûtant sous des Chefs justes & éclairés, les douceurs d'une administration paternelle, s'arrêterent un instant dans leurs foyers, où cet avantage attiroit encore les Européens.

Mais ce nouveau degré de civilisation changea aussi les mœurs du second âge de la Colonie, que d'autres événemens devoient faire varier encore.

La perte de quelques-unes de nos Colonies n'ayant que trop appris ce qu'on pouvoit craindre pour les autres, des Régimens y passerent en 1762, pour les conserver sous la domination françoise. Ces défenseurs de la Patrie, qui ne sont pas toujours les gardiens des mœurs, n'affermirent pas celles de Saint-Domingue. L'ennemi ne fit rien perdre à la Colonie, qui se défendit moins bien de l'exemple de ceux qui veilloient à sa sûreté; & parmi les maux d'une guerre récente, il ne seroit peut-être pas injuste de compter une seconde fois en ce moment celui d'avoir été le séjour d'une grande quantité de Troupes, de Navigateurs, & même d'Aventuriers, que ces tems de fermentation semblent faire éclore. Jettons un coup-d'œil sur la partie françoise de Saint-Domingue, telle qu'elle est restée après toutes ces révolutions.

On y compte environ 380,000 individus, dont 350,000 Affranchis & Esclaves, sont noirs ou issus de Negres; nous en parlerons ailleurs. Dans le nombre des Blancs, on ne peut

gueres compter plus d'un quart de Créoles ou nés dans le pays, encore les femmes en forment-elles la majeure partie ; le reste est composé d'Européens des diverses Provinces de France, auxquels sont mêlés quelques Etrangers & des Créoles des autres Colonies.

Les Européens qui viennent à Saint-Domingue, ont communément une rude épreuve à supporter à l'époque du débarquement. Lorsqu'on a quitté son pays avec l'espoir d'une fortune qui semble placée sur le rivage Américain, & qu'on s'y trouve isolé & sans ressources, on voudroit porter le pied en arriere, mais il n'est plus tems ; des besoins qu'on ne peut satisfaire qu'à grands frais, parce que tout est coûteux, se multiplient ; l'avenir prend une forme hideuse, le sang s'aigrit, la fièvre ardente de ces climats brûlans arrive, & la mort est souvent le terme de projets aussi courts qu'insensés ; mais la Métropole a ses inutiles, ses téméraires, ses enfans crédules, ses citoyens dangereux peut-être, & ils ne manqueront pas à la terre qui les moissonne.

Mais lorsqu'un arrivant a un asyle, d'où il peut considérer le lendemain sans inquiétude, il doit s'occuper de ce qu'exige de lui le luxe de la mode. Il ne lui demande pas des étoffes riches, mais légères, des toiles que la finesse de leur tissu aient rendu très-côteuses, & dont il relevera la simplicité par des bijoux dont l'œil puisse être frappé. C'est le premier emploi qu'il doit faire de ses gains ou de son crédit, c'est la livrée coloniale. Ne la point porter, c'est se déprécier soi-même, ou prendre l'air d'un censeur dans un pays où l'on s'est promis de n'en pas écouter.

Il est un autre soin non moins important, c'est de parler de sa naissance, afin d'en imposer. On supplée même dans ce genre à la réalité, & cette partie de l'invention est assez fructueusement cultivée. Du moins faut-il taire son origine lorsqu'elle n'a rien de noble, & c'est déjà trop d'avoir à redouter que l'envie ne révele des vérités prises au-delà des mers. Telle est même la force de l'habitude qu'on contracte à Saint-Domingue, de se croire annobli par son seul



moissonna la majeure partie, on ne vit que les dépouilles apportées par ceux qui revenoient.

La Colonie paroïssoit cependant satisfaire à tant d'ambition, lorsque vers 1740, elle fut confiée à deux Administrateurs, dont le génie & l'union la rendirent encore plus importante. Leur idée la plus heureuse fut de déterminer les habitans à employer l'eau qui couloit sans utilité dans des plaines immenses, pour en augmenter la fertilité. Alors on vit s'ouvrir de toute part des canaux qui roulerent en quelque sorte des flots d'or, en fécondant des semences précieuses. Des routes plus commodes firent communiquer les diverses parties de la Colonie entr'elles. La population s'accrut doublement, parce que les Colons goûtant sous des Chefs justes & éclairés, les douceurs d'une administration paternelle, s'arrêterent un instant dans leurs foyers, où cet avantage attiroit encore les Européens.

Mais ce nouveau degré de civilisation changea aussi les mœurs du second âge de la Colonie, que d'autres événemens devoient faire varier encore.

La perte de quelques-unes de nos Colonies n'ayant que trop appris ce qu'on pouvoit craindre pour les autres, des Régimens y passèrent en 1762, pour les conserver sous la domination françoise. Ces défenseurs de la Patrie, qui ne sont pas toujours les gardiens des mœurs, n'affermirent pas celles de Saint-Domingue. L'ennemi ne fit rien perdre à la Colonie, qui se défendit moins bien de l'exemple de ceux qui veilloient à sa sûreté; & parmi les maux d'une guerre récente, il ne seroit peut-être pas injuste de compter une seconde fois en ce moment celui d'avoir été le séjour d'une grande quantité de Troupes, de Navigateurs, & même d'Aventuriers, que ces tems de fermentation semblent faire éclore. Jettons un coup-d'œil sur la partie françoise de Saint-Domingue, telle qu'elle est restée après toutes ces révolutions.

On y compte environ 380,000 individus, dont 350,000 Affranchis & Esclaves, sont noirs ou issus de Negres; nous en parlerons ailleurs. Dans le nombre des Blancs, on ne peut

gueres compter plus d'un quart de Créoles ou nés dans le pays, encore les femmes en forment-elles la majeure partie; le reste est composé d'Européens des diverses Provinces de France, auxquels sont mêlés quelques Etrangers & des Créoles des autres Colonies.

Les Européens qui viennent à Saint-Domingue, ont communément une rude épreuve à supporter à l'époque du débarquement. Lorsqu'on a quitté son pays avec l'espoir d'une fortune qui semble placée sur le rivage Américain, & qu'on s'y trouve isolé & sans ressources, on voudroit porter le pied en arriere, mais il n'est plus tems; des besoins qu'on ne peut satisfaire qu'à grands frais, parce que tout est coûteux, se multiplient; l'avenir prend une forme hideuse, le sang s'aigrit, la fièvre ardente de ces climats brûlans arrive, & la mort est souvent le terme de projets aussi courts qu'insensés; mais la Métropole a ses inutiles, ses téméraires, ses enfans crédules, ses citoyens dangereux peut-être, & ils ne manqueront pas à la terre qui les moissonne.

Mais lorsqu'un arrivant a un asyle, d'où il peut considérer le lendemain sans inquiétude, il doit s'occuper de ce qu'exige de lui le luxe de la mode. Il ne lui demande pas des étoffes riches, mais légères, des toiles que la finesse de leur tissu aient rendu très-coûteuses, & dont il relevera la simplicité par des bijoux dont l'œil puisse être frappé. C'est le premier emploi qu'il doit faire de ses gains ou de son crédit, c'est la livrée coloniale. Ne la point porter, c'est se déprécier soi-même, ou prendre l'air d'un censeur dans un pays où l'on s'est promis de n'en pas écouter.

Il est un autre soin non moins important, c'est de parler de sa naissance, afin d'en imposer. On supplée même dans ce genre à la réalité, & cette partie de l'invention est assez fructueusement cultivée. Du moins faut-il taire son origine lorsqu'elle n'a rien de noble, & c'est déjà trop d'avoir à redouter que l'envie ne révèle des vérités prises au-delà des mers. Telle est même la force de l'habitude qu'on contracte à Saint-Domingue, de se croire annobli par son seul



féjour dans l'Isle, qu'il est des Européens qui rompent tout commerce avec leur famille, qui la fuient en repassant en France, & qui détournent avec grand soin leurs regards du lieu où ils appercevroient l'humilité du toit paternel. Ils se choisissent enfin un héritier dans la Colonie pour garantir leur mémoire de la honte que répandroient sur elle des parens grossiers qui viendroient recueillir leur succession.

Parmi les moyens de faire fortune, celui des mariages fut long-tems compté comme l'un des plus rapides, & en effet il étoit doux d'arriver tout d'un coup à un fort brillant par une voie que les graces & la beauté pouvoient avoir pris soin d'embellir. Mais les Colons instruits par les chagrins qu'ils ont trop souvent recueillis pour prix de tous leurs sacrifices, à ne plus juger de la sincérité des amans de leurs filles par leurs propres sentimens, ne sont plus aussi faciles à abuser. D'ailleurs, aujourd'hui que l'or du Nouveau-Monde est soigneusement recherché, même par ceux qui sembleroient faits pour ne rien envier, nos jeunes Créoles savent qu'elles peuvent prétendre aux plus brillantes alliances lorsqu'elles sont riches, & leur amour-propre écarte tous ceux qui n'ont pas de quoi le flatter.

Il se forme à Saint-Domingue très-peu de ces liaisons agréables, qu'on nomme de la société. Les hommes, tout occupés de leurs affaires, ne se rassemblent en quelque sorte que pour en parler; & les femmes se réunissent peu. Cependant, à certaines époques, des fêtes rapprochent presque tous les Habitans de la même Ville & de ses environs. C'est principalement le bal qui jouit de ce privilège. Tout s'y anime, tout y peint la joie. Les femmes mêmes, en y perdant leur contenance langoureuse, semblent s'y rechercher, & la retraite de quelques-unes d'entr'elles devient un signal pour que les autres quittent la danse. On croiroit que, ne formant qu'une seule famille, elles ne goûtent de plaisir qu'autant qu'elles le partagent toutes. Quel dommage que ce mouvement de tendresse apparente ait besoin d'un bal nouveau pour reparoître !

Les

Les hommes ont encore un point de ralliement, mais il est étranger aux femmes : c'est dans ces lieux où l'on établit son bonheur sur l'infortune d'autrui ; où l'on est appelé généreux pour avoir su faire contracter à un être quelquefois au désespoir, des dettes qu'on a décorées du nom sacré d'honneur, où l'on va oublier enfin qu'on est époux, pere, citoyen. La passion du jeu est presque générale, & c'est un des écueils les plus dangereux pour ceux qui arrivent à Saint-Domingue ; mais si l'on se préserve de cette contagion, il est plus difficile de résister aux attraits d'une autre passion dont la nature se plaît à mettre le germe dans tous les cœurs. On ne trouve pas à Saint-Domingue, comme dans les grandes Villes d'Europe, le spectacle dégoûtant d'un sexe attaqué par celui qui doit savoir se défendre pour embellir sa défaite. Mais on n'y est pas protégé non plus par cette décence publique qui préserve les mœurs dans les lieux où l'on rougit de la dépravation des Capitales. Des femmes condamnées par leur couleur à l'abjection, se vengent de cette infamie politique en protégeant les foibleffes de leurs despotes. Elles ne les provoquent pas ; mais elles savent qu'en cédant, elles triomphent, & cette persuasion n'est pas favorable à la vertu.

Et comment leur empire ne seroit-il pas aussi puissant ? On s'expatrie le plus souvent dans l'âge où les desirs sont effervescens. On vient quelquefois de s'affranchir de la tutele de parens dont la surveillance gêne la jeunesse, & tout-à-coup, maître de soi, on se trouve exposé à la séduction la plus dangereuse, puisque la cause en est en nous-mêmes. Il faudroit donc un courage éprouvé pour échapper à un pareil danger, & l'on répete tant à Saint-Domingue que le climat défend d'espérer la victoire, qu'on est peu tenté de la disputer. On se livre donc à son penchant, & calculant la vie plutôt par l'emploi agréable qu'on en fait, que par sa durée, on arrive rapidement au terme de la destruction. Heureux encore quand des *Esculapes*, qu'on croiroit chargés d'un soin contraire à celui qu'on en attend, ne l'accélerent pas !

L'intempérance est encore un défaut assez commun à Saint-Domingue. La grande chaleur diminuant les forces, on veut les réparer par des alimens fortement assaisonnés. L'on a banni des repas cette joie tumultueuse des anciens Colons, qui annonçoit au loin la perte de leur raison; mais on traite toujours à l'Américaine, c'est-à-dire avec profusion: aussi ne s'est-on pas encore entièrement familiarisé avec les surtout, ces parasites muets, dont l'élégance ne console pas toujours les convives de ce qu'ils leur enlèvent.

Tout prend à Saint-Domingue un extérieur d'opulence qui étonne les arrivans. Cette foule d'esclaves qui attendent les ordres, & même les signes d'un seul homme, donne un air de grandeur à celui qui leur commande. Il est de la dignité d'un homme riche d'avoir quatre fois autant de domestiques qu'il lui en faut. Les femmes ont principalement le talent de s'environner d'une cohorte inutile, prise dans leur sexe même. Et ce qu'il est difficile de concilier avec la jalousie que leur causent quelquefois ces suivantes rembrunies, c'est l'attention de les choisir jolies, de rendre leur parure élégante; tant il est vrai que l'orgueil commande à tout.

Le bien suprême pour un Européen, est de se faire servir. Il loue un esclave, en attendant qu'il puisse en avoir en propriété. Il est assez étonnant que les maîtres les plus sévères soient ceux qui ont pris naissance dans des climats où l'on paroît révolté du seul mot d'esclavage. Malheur sur-tout à l'Africain infortuné que le sort livre à l'un de ces êtres sans éducation, dont la destination étoit peut-être de servir eux-mêmes dans leur pays: il n'est point de maux qu'il ne doive appréhender.

Les logemens ne sont pas meublés avec recherche, mais ils sont vastes & multipliés pour se garantir de la chaleur, & user d'une propreté salutaire, qui est poussée au plus haut point. Des maisons presque toujours avec un seul rez-de-chaussée, & même en bois dans certains lieux, à cause des tremblemens de terre, forment la plupart des Villes & des Bourgs dont les rues sont tirées au cordeau.

On voit peu d'édifices publics, si ce n'est dans la ville du Cap, qui offre un ensemble qu'on n'attend pas à un aussi grand éloignement de la Métropole. Les Eglises, si l'on en excepte aussi celle du Cap, ne sont remarquables que par leur extrême simplicité, qui n'atteste que trop que les Habitans François de Saint-Domingue ne sont pas dévots. Ce trait n'est pas celui qui les distingue le moins des Espagnols, leurs voisins.

Nous avons déjà dit qu'il y avoit peu de société à Saint-Domingue, mais c'est sur-tout à la campagne que l'on vit isolé. Les Propriétaires des Manufactures à sucre ou à indigo, les plus riches de toutes, sont presque toujours en France. Leurs Régisseurs, exposés à être changés au moindre caprice, n'ont pas cet esprit de résidence qui fait les liaisons douces & durables. D'ailleurs, la manie générale dans toute la Colonie, c'est de parler de retour ou de passage en France. Chacun répète qu'il part l'année prochaine, & l'on ne se regarde que comme des Voyageurs dans une terre où l'on trouve si souvent son dernier asyle.

On sent combien cet esprit fugitif est peu fait pour rendre la société agréable. En arrivant à Saint-Domingue, on est étranger à presque tous ceux qu'on y trouve. On ne leur parle le plus souvent que pour leur annoncer le projet de les quitter. Cette malheureuse idée est tellement familière, qu'on se refuse ces riens commodes qui donnent du charme à l'existence. Un Habitant se regarde comme campé sur un bien de plusieurs millions. Sa demeure est celle d'un usufruitier déjà vieux; son luxe, car il lui en faut, est en domestiques, en bonne chère, & l'on croiroit qu'il n'est logé qu'en hôtel garni.

Tandis qu'il brûle de quitter la Colonie, & que, par une extrême inconséquence, il fait des dépenses qui l'y retiennent, les Habitans cultivateurs des montagnes cherchent à se dédommager de la médiocrité de leur sort par le plaisir de se rassembler. Il ne leur faudroit pour être heureux que la philosophie nécessaire pour contempler paisiblement les plaines fertiles sur lesquelles leur vue se promene quelquefois.

Cette maniere de vivre ainsi séparé dans les campagnes que l'on habite toujours, est un motif de plus pour accueillir les Voyageurs qui jettent quelque variété dans un plan monotone. Dans un pays vaste, où l'on est opulent, où il n'y a point de postes, où des auberges en petit nombre ne servent qu'à des individus qui n'ont pas des relations dans la Colonie, l'hospitalité prend un caractère de générosité qui honore ceux qui l'exercent. Il est des Habitans qui sacrifient un capital de plus de 30,000 livres en chevaux, chaises & Esclaves-Cochers pour la seule commodité de ceux qui ont besoin d'aller d'un point à un autre de la Colonie. Mais de quoi n'abuse-t-on pas ! Il y auroit trop à rougir pour les Européens, de révéler les scènes par lesquelles ils se sont efforcés de rendre les Colons difficiles sur ce point. Malgré cette désobligeante expérience, un homme avoué par l'ami d'un seul Habitant, peut encore entreprendre de faire le tour de la Colonie ; & si ses qualités personnelles en font un hôte aimable, il est sûr d'emporter des regrets de tous les lieux dont une recommandation successive lui aura ouvert l'accès.

Le caractère créole se fait aussi remarquer à la rapidité des voitures. De petits chevaux de médiocre apparence font parcourir aux chaises, ou espèce de cabriolets qu'ils emportent, trois & même quatre lieues par heure. Cette vitesse annonce l'habitude de vouloir avec énergie & d'être obéi avec promptitude. Le Nègre postillon qui connoît le génie de son maître, excite sans cesse ses courriers, & met de la gloire à n'être point devancé. C'est donc encore un article de luxe pour les Habitans que celui des chevaux, d'autant que pour le plus léger motif, on expédie un Messager à cheval, qu'à la rapidité de sa course & aux cris dont il anime sa monture couverte de sueur, on prendroit pour un Courrier qui porte la nouvelle d'un événement qui peut intéresser toute la Colonie. Aussi les Nègres disent-ils assez plaisamment que les chevaux sont leurs Nègres.

Depuis environ 25 ans, on a établi des spectacles dans cinq Villes de la Colonie. La Tragédie & la Comédie y ont un

Temple commun, comme dans les Villes de Province, à l'imitation desquelles la Tragédie prend quelquefois le ton de la Muse comique, en empruntant les organes consacrés à cette dernière. Le Spectacle est assez fréquenté: c'est un point de réunion pour parler d'affaires. Les femmes y font parade de leurs charmes & de leurs adorateurs; elles s'y épiant, & la médifance y prend de l'aliment. Il est même des observations qu'on peut faire à l'entrée du Spectacle, un jour où une Piece, ou quelque autre motif, y attire un certain concours. On y remarque, par exemple, que presque toutes les femmes sont mises avec la même élégance, ce qui apprend qu'à Saint-Domingue ce sexe charmant n'est distingué qu'en deux classes, les jolies & celles qui ne le sont pas.....

Nous avons dit dans un autre lieu que les femmes de Saint-Domingue estimoient beaucoup le courage. Il n'est malheureusement que trop facile de leur prouver qu'on est digne d'elles à cet égard. La plus grande preuve du peu de sociabilité de Saint-Domingue, c'est ce faux point d'honneur qui y maîtrise encore l'opinion. Dans un pays où la fortune fait tant de rivaux, il est difficile de prendre ces dehors polis, qui sont peut-être les premières gardes de la sûreté publique. L'habitude de commander aux Esclaves, & de n'y trouver que de la soumission, rend nécessairement susceptible, & la nécessité d'assimiler les Colons, défenseurs de leurs propres foyers, aux Militaires du Royaume, ajoute encore à la force d'un préjugé aussi ancien que la Colonie, & qui donne même aux Magistrats un extérieur guerrier. Mais ils sont loin de nous ces temps d'horreur où les premiers Colons, après s'être servi de leur épée pour conquérir, en avoient encore besoin pour contenir leurs farouches compagnons. Gardons pour des occasions importantes cette noble fierté que ne dépare pas une race belliqueuse; mais lorsque notre honneur n'est point compromis, lorsque l'ennemi ne nous menace pas, comptons les douceurs de la concorde parmi nos plaisirs les plus doux.

Nous le répétons, les Habitans de Saint-Domingue sont francs & généreux. Je fais qu'on leur reproche le faste qu'ils

mêlent quelquefois aux belles actions , mais cette ostentation annonce une haute estime de soi , & le sentiment n'enfanta jamais rien dont on doive rougir. Enfin , pour changer cette Isle précieuse , dont le commerce a élevé dans le Royaume des villes qui étonnent par leur magnificence , en un séjour où l'on sache jouir des biens qu'elle produit avec profusion , il ne faut qu'amener les Habitans à la considérer comme leur patrie. C'est au Gouvernement qu'il appartient de produire cette heureuse révolution , ce sont les Chefs qui ont le bonheur de représenter , à 2000 lieues , un Prince juste & bien-faisant , qui doivent avoir l'orgueil de faire aimer une terre que l'on fuit en esprit , lors même que l'intérêt y enchaîne.



11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

